

Florianne Beignet

Les sanglots n'effaceront pas l'éclat de tes yeux

Collection PRISE 1 n° 119



Florianne Beignet

**LES SANGLOTS N'EFFACERONT
PAS L'ÉCLAT DE TES YEUX**

It was probably nothing but it felt like the world.

– Morrissey, *Autobiography* (p.141)

Manger, rire, aimer, se ramasser. J'aime, je souffre : les deux semblent aller de pair. La nostalgie dessine sur mes lèvres le sourire destiné à ce que je chéris sans plus en avoir le droit. Cela en valait-il la peine? Tant de larmes pour si peu de choses. Une dizaine de sourires, quelques regards, trois ou quatre baisers... Espérer le bonheur, pour ensuite l'avoir brisé entre ses mains, ou s'enivrer d'ambrosie pour finir par s'assommer à coup de *Smirnoff*. Je suis tombée, certes. Et puis quoi?

Et puis tout. Je n'ai rien vu venir. Je ne peux m'en plaindre qu'à moi-même, pour l'idiote que je suis. Est-ce étonnant? À vrai dire, pas vraiment. Mes larmes se chargent de me rappeler que je n'ai jamais cessé d'être misérable, que j'inspire plus de pitié que d'amour.

Quand je suis seule, je pleure. Devant les autres, rien. Je suis tantôt amère, tantôt enjouée. Au fond, tout m'agace. De toute manière, cette histoire ne peut connaître que deux fins : ou bien j'explose, hurlant ma peine aux autres, ou bien je reste seule pour le temps qu'il me reste à vivre.

« Il faut se relever », c'est ce que je me dis, c'est ce qu'on me dit. « Ce n'est pas la fin, alors souris et tais-toi. » Me lever, me battre, continuer à jouer. La vie est un jeu de plateau : il faut brasser les dés et faire les choix limités qui s'offrent à nous. Ainsi ai-je perdu en n'ayant presque rien décidé. Mes coups de dés n'ont pas été heureux; mes choix ont été trompeurs. Leurs conséquences n'étaient pas ce que je pouvais prévoir. J'accepte le rôle, je me sacrifierai pour celle que j'aime gagne. Elle s'en sort indemne, elle ignorera la défaite, car je l'endosserai entièrement, sans rien lui reprocher.

Oh, ce n'est pas une souffrance tout en drame. Je ne joue pas de pièce de théâtre, je ne déchire pas mes vêtements. Je suis le passant numéro 3, celui qui dit une phrase, regarde la scène, puis s'en va, celui qui comble les vides pour montrer que le rôle principal n'est pas seul dans la rue.

(N'étais-je que cela, ta passante numéro 3?)

J'enterre mes sentiments dans les entrailles de la terre, si profondément que je les perds de vue. Là où la souffrance ne se distinguera plus de la tristesse, la colère de l'extase, l'amertume de l'ennui. J'erre déchirée entre démence et sainteté. Je suis la martyre d'un monde qui n'a jamais eu la chance de naître, sacrifiée à une cause qui se consume devant mes yeux alors que j'agonise. La dureté de la chaise du *Tim* sous mon corps décadent, des larmes au café dans mon verre.

Tant de souffrances pour rien.

Il fait beau ce soir. La fenêtre est ouverte, l'air frais se glisse doucement jusqu'à mon visage. Mais ce ne sont pas ses caresses que je désire. Ce que je désire, ce sont ses lèvres à elle sur les miennes. Je tente de me les remémorer, mais les pétales de ce souvenir déjà s'envolent, laissant une tige à nu. Bientôt, cette tige ne sera plus qu'une mauvaise herbe qui finira par dépérir, car celle que j'aime encore ne viendra plus l'arroser, lasse de cette comédie qu'on s'est jouée.

(Mais je ne jouais pas, enfin si je jouais, mais c'était plus que cela, tu te souviens?)

Tout finira par mourir. Malheureusement, toute mort est suivie d'une renaissance. Mon cœur retrouvera son rythme et, ce jour-là, je quitterai une douleur pour en trouver une autre. « *On refuse dédaigneusement, à cause de ce qu'on aime et qui vous sera un jour si égal, de voir ce qui vous est égal aujourd'hui, qu'on aimera demain, qu'on aurait peut-être pu, si on avait consenti à le voir, aimer plus tôt, et qui eût abrégé vos souffrances actuelles, pour les remplacer il est vrai par d'autres¹.* » N'y aura-t-il donc pas de fin?

¹ Marcel Proust, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*.

Pourquoi moi, pourquoi elle, pourquoi nous? Oh, mais qui suis-je pour parler, alors qu'il n'y a jamais eu de *nous*? Nous n'avons jamais rien été, et c'est sans doute le pire. Je n'ai rien pour moi, car ayant tout reçu, elle ne m'a rien laissé. Elle s'est enfuie avec un fragment de mon cœur, alors que, négligeante, je l'avais échappé par mégarde. Elle l'a ramassé, elle est partie. Passante innocente et voleuse inconsciente, les deux nous regrettons notre erreur.

Je me réveille le matin, je crois avoir pris du recul, et pourtant, rien n'est passé. La nuit, la douleur saoulée dans le flux constant d'images animées, s'évanouit, inconsciente alors que je suis à l'apogée du sommeil, pour finir par s'éveiller alors que je me lève pour affronter une nouvelle journée. Peut-on seulement appeler cela une journée?

J'errerais ici et là, des cernes sous les yeux, et les gens diront que je suis malade. Peut-être le suis-je, après tout : j'ai des frissons, de la difficulté à respirer et le désir d'expulser mes tripes. Mon idiotie, mon imprudence, mon immaturité me donnent la nausée, et je ne puis me fuir. Je ne me supporte plus, comment le pourrais-je, si elle m'a rejetée?

Deux jours s'écouleront sans que je la revoie, ou lui parle. La bienséance m'interdit même d'imaginer lui écrire, même si c'est la seule pensée qui hante mon esprit. Deux jours qui me paraîtront deux mois, où je passerai par les pires tortures, me faisant violence pour l'oublier, avant de ramener son sourire contre mon gré (son souvenir étant le plus heureux que je possède, me le remémorer est à présent ce qui me tue et me fait vivre).

Puis viendra lundi, jour où je la reverrai et lui parlerai. J'ai bien pensé l'ignorer, mais je m'en sais incapable. (Sa beauté me prend encore à la gorge.) J'irai donc à sa rencontre, lui posant deux ou trois questions vides de sens, ravalant les mots qui me brûlent les lèvres. Il ne s'agit pas de la faire fuir une deuxième fois.

Je lui demanderai d'un air détaché si elle veut bien faire quelque chose avec moi, vendredi, en espérant qu'elle ne remarque pas l'air de condamné qui flottera alors sur mon visage. Elle dira probablement oui, mal à l'aise à l'idée de refuser, acceptant au fond plus par crainte de me voir pleurer que par réelle

envie. Et toutes deux, nous saurons que cette sortie ne vaudra rien dire : nous n'entendrons plus les mots de nos instincts se logeant au creux de nos oreilles, promettant la beauté des heures à venir; il ne restera que le silence étouffant des klaxons dans ces chaudes soirées de printemps.

J'aurais dû faire attention. Trop de bonheur n'est pas fait pour les mortels, et je suis bien punie d'avoir pu prétendre au paradis alors que j'étais encore en vie.

J'entends encore sa voix qui résonne dans mes oreilles. Cette voix qui n'avait besoin de ne prononcer qu'une syllabe : « Flo » pour me sanctifier, me brûler, me détruire, me ressusciter.

« Flo. »

Une syllabe, prononcée par une voix qui n'en a rien à faire de moi, le froissement des ailes d'un papillon en vol qui blesse mon oreille.

« Flo. »

Cette voix verse en moi une douloureuse extase, et je me rends compte que j'aime cette souffrance.

On se réveille, abruti par la vie, le regard dans le vague. Fatigué de tous les remous de l'existence, on ne songe qu'à se recoucher pour tenter d'oublier la vacuité de chacune de nos actions. Moi, je ne bouge pas, cherchant peut-être à me fondre parmi les meubles de la pièce. Dans ma tête défile des images disparates et sans corrélation, sans sujet commun et pourtant toutes porteuses d'un même fardeau : le goût égoïste des sensations fortes, l'adrénaline extatique de l'inconnu. Les passions destructrices m'ont enivrée, noyée et maintenant, il n'est plus question de chercher à aller ailleurs. Clouée dans mon lit, je m'imagine des chemins qui depuis longtemps me sont fermés. Je frôle mes illusions dans mes rêves, et cela m'emplit de désespoir au réveil. Le temps passe et repasse sans me trouver changée.

Le tic-tac des secondes résonnant à la vitesse des heures.

Un jour, peut-être, il ne restera plus rien. Ce jour-là, je pourrai partir.

Le chagrin me surprend, sort de l'obscurité et m'étreint sans me laisser le temps d'esquisser le moindre mouvement. Après l'amertume, après la colère, reste le regret d'occasions manquées. Je suis désolée d'être comme je suis. Il ne s'agit pas ici de présenter mes excuses aux autres, mais à moi-même. Tout cet amour est parti de moi. Les mots sont tombés de mes lèvres, et je n'ai rien fait pour les retenir. Je n'en ai pas eu le courage, je n'en ai pas eu la patience. Tel le feu, j'embrase tout ce que je touche (le territoire que j'ai gagné, je dois le restituer. Les cendres et les décombres restants sont les témoins de ma culpabilité).

Je rougis; il est difficile de dire si c'est de honte ou de passion.

À l'école, nous nous toisons sans vraiment nous regarder, elle froide et cruelle, moi le sang bouillant et l'âme en fleur. Aucune émotion dans nos voix. Déjà, un peu trop vite à mon goût, ma voix se détache, fatiguée de traduire les états de mon être.

Nous nous croisons dans le couloir. Alors que je continue mon chemin, je tente de garder un semblant de fierté. Étonnamment, il me semble que j'y parviens sans montrer trop de trouble. Sans doute est-ce là une bonne chose, mais alors que reste-t-il de nos beaux moments? Que reste-t-il de tout cela? Si je ne montre pas ma tristesse, qui le fera? Qui sera là pour nous rendre hommage?

Je tente d'attraper un sourire, mais ma main se referme sur le vide. De la poussière, des cendres et du sable. Voilà ce qui reste.

Que sommes-nous devenues? Deux étrangères. Nous n'étions pas grand-chose au début, mais d'une manière ou d'une autre nous avons réussi à être encore moins à la fin. Je ne suis qu'une épave, mes lèvres tremblent alors qu'il me faut sourire. Des lambeaux de ma chair se détachent comme la peinture

s'écaille, peu à peu les fioritures de mes joies se décollent. Le monde perd de son charme, je me recroqueville, consciente de ma laideur, consciente de la méchanceté des autres (que j'habille moi-même de rictus moqueurs).

Je suis folle; mais pas folle de douleur, ou d'amour. De telles maladies de l'esprit n'attirent sur l'être que pitié et dégoût. Je suis défaillante; enivrée par la vie, je n'ai pas vu où j'ai mis les pieds et je me suis perdue. Je tâte les murs d'un labyrinthe invisible, paniquée alors que je semble être la seule dont les mouvements soient restreints, les autres passant librement à travers les murs et elle, elle au bout du dédale, à la sortie.

(Peut-être faudrait-il que je garde ma main droite collée aux murs?).

Tu es partie avec mes rires

Je voudrais tant t'écrire

Te voir couchée là

Sur le papier

Te relever

Histoire que tu sois autre chose qu'une vague forme noire et blanche

(Insère ton nom ici)

Je serre les dents comme si on m'avait donné un coup dans le ventre. Je gémiss à la manière d'un animal blessé, je chancelle alors que je manque d'air. Six semaines depuis la rupture. Six semaines et toujours la douleur vient me tarauder. Mais la vie est une avare; elle me sucera jusqu'à la moelle. Je ne puis me débattre : si je le fais, elle ne fait que resserrer plus fort ses doigts autour de mes poignets. J'ai des marques, des marques invisibles que personne ne voit, mais que je sens au plus profond de ma chair. « Si les autres ne peuvent le voir, c'est que cela n'existe pas vraiment. » Eh bien, je n'existe plus vraiment. Pourquoi vivre dans un présent où tout n'est que souffrance, dans un passé où tout était plus beau ou dans un futur où tout est incertain ?

Quand les larmes sèchent, on se rend compte, après un instant de réflexion, que les choses sont meilleures de cette manière. Peut-être est-on alors dans un espace clos, sans objet, une boîte noire où plus un bruit ne se fait entendre. Bien que cela puisse paraître effrayant au début, une fois cet espace apprivoisé, il est difficile de se passer de son confort. Les objets qui auraient pu se trouver là ne s'y trouvent pas; cela signifie peut-être plus de moments d'ennui mais aussi moins de blessures. Il n'y a plus de risque de se cogner la tête contre une lampe inopportune, de s'égratigner le cœur sur un couteau qui traînerait. Mais peut-être est-il aussi dangereux de rester dans une pièce vide. De connaître la constante solitude, et d'apprendre que les larmes jaillissent d'elles-mêmes quand il n'y a rien à pleurer.

Rien ou pas grand-chose. Il ne m'est pas inhabituel de m'affliger pour peu de choses : je souffre, c'est moi-même qui me suis infligé cette douleur, et j'en suis consciente. Mon amour déçu n'était qu'un prétexte (pour recommencer à vivre, peut-être, car à présent mon cœur menace de sortir de ma poitrine à force de battements).

Au fond, tout reste en mon contrôle.

Il n'y a plus vraiment de tristesse, plus vraiment de joie. Parfois, une goutte d'eau coule : elle descend le long de ma joue, vient s'écraser à la commissure de mes lèvres. La larme n'avait pas demandé à vivre, pas plus qu'à mourir.

Moi non plus.

À chaque nouvelle journée, une petite partie de moi s'échappe. Mon esprit essaie de garder le peu de bon sens qu'il possède en s'éloignant de mon cœur. Ne reste que des décisions irrationnelles, des messages textes tôt le matin, des poèmes tard le soir. Entre les deux, la dépendance aux séries bidon, au bourbon. Occupez mon âme, que mon cœur ne songe plus! Mais parfois, alors que je regarde à mes pieds, je vois du sang s'écouler entre mes souliers blancs. Je relève les yeux, fais semblant de ne pas l'avoir vu. C'est tout ce qu'il y a à faire.

On me demande ce qui me rendrait le sourire, et la réponse, claire dans mon esprit, tarde à se former sur mes lèvres. Je veux prononcer son nom, quelques syllabes chuchotées sur le bout de ma langue. J'ai honte : honte d'avoir perdu de mon intérêt, honte de ne pouvoir parler que d'elle, de cette tristesse. Les autres roulent des yeux, connaissant mon histoire aussi bien que moi-même (il faudra un jour que j'arrête de remuer le même passé devant eux). Elle est devenue mon enfer, ma damnation, mon paradis, mon univers. Le monde s'écroule autour de moi, je marche sur les dalles qui tremblent sous mon poids. Je serre les lèvres, ne voulant pas échapper un cri qui me trahirait. Pourtant, inutile de me donner cette peine : son nom est associé au mien, et il suffit qu'on le prononce pour qu'aussitôt je surgisse moi aussi dans les esprits.

À deux doigts du gouffre, (mais peut-être suis-je déjà dans le vide) que

reste-t-il, si ce n'est que ce sourire figé sur mon visage? Que reste-t-il d'elle? Qu'est-elle seulement pour moi? Rien.

(Tout.)

Je la cherche dans la foule, je la cherche dans les paroles des autres. Parfois, durant un cours, je lève la tête, j'oublie un peu pour contempler les nuages. Les deux yeux au ciel, la conscience perdue dans le bleu. Je m'absente. (Il faudra que quelqu'un dise au professeur que je suis bel et bien là.)

Et je m'égare, et je divague. Même dans ma tête, le désordre règne. On a dévasté les chambres de mon âme, et ce n'est pas sa faute, et ce n'est pas la mienne. Quand il n'y a personne à qui s'en prendre, le mieux est encore de baisser les armes et d'abandonner tout espoir de gagner. Il n'y a pas d'ennemi à affronter, de dragon à terrasser. Plus de jeu à jouer. Seul le temps peut abattre les cartes et recommencer la partie.

Ce soir, je suis seule. Est-ce si surprenant ?

La colère s'évanouit peu à peu, il ne reste que l'indifférence. Je contemple ce que je suis devenue avec mépris. Tranquillement, mon cœur se noie dans les analgésiques. Des questions subsistent : vais-je à nouveau savoir m'attacher ? La vraie défaite serait de devenir ce mal même qui m'a rongée.

J'ai perdu.

Les mêmes mots rabâchés sans cesse ne semblent pas apaiser ma douleur. Écrire que personne ne me comprend peut paraître quelque peu exagéré, mais nous étions deux filles, et elle se tournera vers ce que je ne serai jamais... Personne ne paraît savoir ce qu'est l'amour brisé que je connais. Au fond, la multitude de nos expériences et de nos personnalités fait de nous des tragédies : personne ne parvient à saisir personne, à comprendre ce que l'autre vit. Je suis seule. Tu es seule. Si tu ne veux pas de moi, cela ne change rien. J'ai eu tort de croire que tout tournait autour de toi, comme tu as eu tort de croire que rien ne le faisait.

« Je suis désolée. »

Non, tu ne l'es pas. Comment pourrais-tu l'être, si je ne signifiais rien pour toi ? Ce serait comme s'excuser d'avoir écrasé une fourmi.

Mes yeux ont séché ; j'en suis à me demander laquelle de toutes ces larmes n'a pas été vaine, immature. J'avais l'âme à vif. Chacune de tes respirations sur ma peau parcourait mon corps (un frisson douloureux). Que me faut-il être, pour finalement connaître la paix ?

Être un monstre, une ivrogne, une aliénée ?

Osciller entre cruauté, oubli, folie ?

Autant rester la tulipe qui risque d'être arrachée, victime de sa beauté ou de sa fragilité.

Si l'homme fuit la solitude, c'est dans la peur de rester le même. Les autres nous permettent, à défaut de grandir, de nous oublier. Nous nous étourdissons d'expériences pour cesser d'être angoissés par nous-même. Ne reste qu'à fermer les yeux et à se laisser porter. Par les autres, par la vie, qu'importe. Je ne veux plus être moi-même, et pourtant je suis la seule chose que je puis encore encaisser, à force de soirées à m'arracher les cheveux, à me brûler les doigts.

La peur jamais ne s'en ira. Jamais je ne serai à la hauteur de l'être auquel j'aimerais ressembler. Je voudrais être insensible, indépendante, forte. Impressionnant tout le monde par la hauteur que je prendrais, je ferais découvrir à autrui une nouvelle beauté et, tant que je resterais hissée dans les airs, je serais belle. Je serais cette fleur portée par le vent, si fragile et si jolie, si libre. Mais voilà, mes sentiments viendront tôt ou tard m'attaquer à coups de bâton : bientôt, le vent cessera de souffler, et je rejoindrai la terre ferme. Une vache viendra me brouter, et m'achèvera.

Déçue de moi-même, il n'y a pas de repos possible.

Mais déjà, la douleur s'atténue. Ma prose manque de l'émotion qu'elle portait alors que mon cœur saignait encore. Mes sentiments disparaissent progressivement au profit d'un engourdissement de la pensée. Le seul prix à payer est qu'il ne m'est plus possible de me regarder dans le miroir sans être tentée de pleurer. Je ne peux pas avoir l'air de cela. Cette mélancolie, cette absence propre à ceux qui connaissent d'autres vies loin de leur corps m'effraie alors que je la croise dans mes propres yeux. « La tragédie rend l'être humain beau. » Je ne suis pas belle ; je suis malade. La maladie repousse les gens à la manière de la laideur.

L'incertitude est effrayante, la certitude aussi. Ne pas être sûr de la prochaine étape et devoir se jeter dans le vide pour espérer rebondir une centaine de mètres plus loin. De l'autre côté, savoir son destin fixé à un seul point, un seul chaînon – se savoir condamné à ne pouvoir changer d'avis – tout cela rend à sa manière les choses plus terribles. Il ne sert plus à rien de se débattre, de lutter pour quelque chose de meilleur : le désespoir s'installe.

C'est un peu comme si elle était dans le coma. Les chances sont minimes. L'espoir de revoir notre amour revivre est faible, mais avec les aléas de la vie, je me prends à espérer. Elle est là, son cœur bat encore, mais elle ne se réveille pas. Je patiente, sur le bord de ma chaise, le visage penché sur le sien. Elle m'ignore, les yeux fermés. Reste à savoir combien de temps je resterai là sans la débrancher. Combien de temps s'écoulera avant que je me décide à la laisser filer, à me rendre à l'évidence.

Ou peut-être est-ce moi dans ce lit. Peut-être est-ce moi qu'on doit débrancher, qu'il faut réveiller. Je sais que la décision n'appartient qu'à moi, que je puis revenir à la vie quand je le souhaite. Le temps est compté, mais il me semble que le tic-tac de l'horloge n'est que l'écho d'un sablier dont les grains défient la gravité. J'attends le moment où tout cela cessera d'avoir un sens pour moi : car si les aiguilles de l'horloge continuent leur course, le sablier annonçant la fin de mes sentiments refuse de laisser tomber ses grains. Le temps n'a plus d'emprise sur moi, et je me dis : « Si cet amour doit me tuer, ou bien il l'a déjà fait, ou bien il ne le fera que dans plusieurs années. »

Un poids m'écrase la poitrine. Je pense à elle, je n'y pense plus : mais à la fin, cela n'a guère d'importance. Ma respiration se fait plus rapide : je suffoque, j'étouffe. Je voudrais m'arracher le cœur – du moins ce qu'il en reste. Que les derniers morceaux partent sur les ailes du temps : j'ai peur qu'autrement, mes sentiments ne s'amuse à renaître de leurs cendres.

Love is alive.

Love is a lie.

Les règles changent en cours de partie, et nous finissons tous par échouer.

Chacune des filles à qui je donnerai mon cœur finira par me le rendre, à bout de force ou à bout de bras. Alors qu'il se remettra tranquillement à battre, je prendrai conscience que le sang ne coule plus comme avant. Elles auront toutes disparu avec une part, comme s'il s'agissait d'un gâteau, et j'en viendrai à me demander combien de temps il me sera possible de continuer à offrir mon cœur avant qu'il ne me reste plus rien. Pas que je redoute ce moment : plutôt je l'attends avec un mélange de crainte et d'appréhension, ce moment où, après avoir connu tant de peines, je parviendrai enfin à cesser d'éprouver les remous de l'âme. À me dire que l'amour n'existe pas.

(Si les autres ne peuvent le voir, c'est que cela n'existe pas vraiment.)

Par la fenêtre, je regarde dans le vide, trop fatiguée pour réagir aux signaux du monde extérieur. Je n'ai pas dormi : cela fait deux mois que je ne dors qu'avec difficulté. La vie s'écoule et je la vois passer sans parvenir à fermer l'œil. Finalement, c'est cela, une peine d'amour : des gueules de bois. Des matins où on se lève plus fatigué que la veille, en se demandant ce qu'on fait là. Inutile de dire que nous avons perdu. Nous rejoignons rapidement les toilettes, juste le temps qu'il faut avant que les larmes et les restes du repas de la veille ne s'échappent. Nous essayons en vain de nous remémorer la nuit précédente.

Mais voilà, nous ne parvenons pas à nous rappeler la moitié de notre existence. Tous les beaux souvenirs se sont évadés au profit des mauvais. Nous avons oublié où résidait la beauté.

Flo se lève de son lit. On est samedi matin. La veille, elle s'est couchée tôt, assommée par un poids invisible. Alors qu'elle se déplace, elle sent son corps vaciller. On se croirait un lendemain de veille. Comme si elle s'était soûlée.

Rien ne pourrait lui donner l'impression d'être reposée. Elle est condamnée à se réveiller chaque matin plus fatiguée que la veille, et ce, pour plusieurs semaines encore, si ce n'est des mois. Étant de ces personnes qui tombent longtemps, elle se sait damnée. Mais ce n'est pas grave, juste contraignant. C'est un drame, mais pas une tragédie. C'est un caprice, pas une nécessité.

Elle a soudainement besoin d'un verre.

Ses armoires sont vides. Ce n'est pas surprenant, vu qu'elle a passé les derniers jours à boire et à manger. Plusieurs de ses amis lui ont répété que ce n'est pas une manière de *dealer* avec la douleur, mais elle n'en a que faire. Elle vient de tout perdre, elle ne va pas s'en faire pour des choses aussi vulgaires que d'éventuelles caries, des troubles gastriques ou des nuits d'insomnie. Sa vie n'a plus beaucoup de valeur à ses yeux, de toute manière. Boire, manger, sangloter, pour finalement se coucher, c'est ridicule, elle en a bien conscience. Mais que faire d'autre?

Ce soir, il y aura une fête. *Elle* y sera sans doute. Pendant un instant, Flo a été tentée de ne pas s'y rendre, mais elle sait que l'idée de rester seule chez elle lui est encore plus insupportable. Elle ira, et fraternisera avec les spiritueux, si bien qu'elle finira par en oublier l'origine même de la tristesse.

Levé du rideau.

AMI

Comment va le party?

FLO, *triste et chancelante*

Elle me manque. Elle est peut-être partie, mais j'suis trop soûle pour vérifier.

AMI, *ennuyé*

Le seul truc que tu peux faire, c'est de laisser le temps te guérir.

FLO, *se retournant*

J'ai juste besoin de marcher.

AMI, *silencieux*

...

FLO

Elle avait qu'à me trouver *cute*, je sais pas.

AMI, *navré, après un moment*

C'est difficile de laisser aller quelqu'un qu'on a aimé.

FLO

...

AMI

Mais même pour toi, un jour, tout ça s'en ira.

FLO, *se retournant, fataliste*

Je sais. Je suis une idiote. (Après un moment.) J'aime les filles parce qu'elles ont des cicatrices faites pour être embrassées. Et je veux embrasser les siennes.

Fermeture du rideau.

Je l'ai embrassée l'autre soir
La plus belle, comme le chuchotait le miroir
Elle a mordu ma lèvre, du sang a coulé
J'ai reculé, surprise et consternée

J'étais soûle, un peu idiote, mais pas naïve
Aucun amour n'était à la clé : il n'y avait rien sur l'autre rive

Je l'ai regardée l'autre soir
La plus jolie, me disais-je avec désespoir
Elle s'est mordu la lèvre, j'ai cessé de respirer
Elle s'est avancée, et le monde a cessé de tourner

Par avarice, elle aura pitié et m'embrassera
Pour faire fuir la tristesse qui se prolongera à chacun de ses pas

Cet être qui rend ma vie à fleur de peau. Le simple souffle de son nom suffit à me faire frémir. Elle est partout : elle n'est nulle part. Son odeur orchestre en moi des harmonies d'émotions, je me retourne sur le passage de son parfum en sachant pourtant que cela ne peut être elle.

(Et pourtant je ne puis m'empêcher de te voir dans cette fille aux cheveux noirs.)

À fleur de peau. Ma peau (n.f.) : la réceptrice de toutes ses caresses, de tous ses baisers. Cette peau qui plus jamais ne sera touchée par elle, cette peau qui s'éveillait à son contact.

Je la vois qui s'éloigne hors de ma portée. Déjà, je ne peux plus l'atteindre. À vouloir la toucher trop vite, j'ai trébuché. Il n'y a pas de deuxième chance, et je n'en vaud pas le prix.

Tout s'en va. Les oiseaux chantent au loin. Je connais un peu de paix tandis que je constate que la vie continue. Elle n'était ni le début ni la fin.

Et je l'aurai aimée. Je l'aurai fait, plus dans mon intérêt que dans le sien. J'aurai laissé couler des larmes, du sang et de l'encre au nom d'une passion qui n'aura jamais eu lieu. Se sacrifier pour le simple plaisir de le faire. Pour le simple plaisir de sentir que tout cela a un sens, que notre vie n'est pas qu'un ramassis de hasards.

Je m'invente des espoirs pour le seul plaisir de les taillader à coups de couteau. Ce qui est encore plus plaisant que créer, c'est détruire.

Pourquoi t'oublier alors que tu me rends si vivante? Alors que tu es si belle? T'oublier, ce serait porter atteinte à la nature même, l'injurier en tentant d'ignorer le principe même des sentiments. Je t'ai aimée, sans raison, sans peur, sans gêne. J'étais seule et, avec toi, je l'étais un peu moins. Il me faut me réhabituer aux temps morts, j'espère que tu comprends.

J'étais certaine que la douleur était partie, qu'elle s'était tranquillement éclipsée, sans laisser de traces. Il me semblait qu'hier encore, je me réveillais et observais mes sentiments s'évanouir dans l'aube.

J'ai eu des joies. La souffrance, assiégée par tant d'heureux souvenirs, s'était sentie rejetée et s'était recroquevillée dans un coin de mon cœur. Je la croyais partie. Je croyais que, dorénavant, elle devrait cogner avant d'entrer. Je croyais que je pourrais la voir venir, prendre le temps de ravalier ma salive avant de la laisser pénétrer ma demeure.

Je croyais que tu ne me faisais (presque) plus rien.

Et pourtant, quand tu entres dans la salle de bal, je sais que tu es là. Je sais quand tu en sors. Consciente de tes moindres gestes, je fais cependant mon possible pour que mes yeux ne croisent pas les formes de ton corps. Je t'imagine, derrière moi, en train de danser, et je sais que si je te vois, je me rendrai compte que tu es plus belle que dans ma tête. À tout prix, il ne faut pas que je me retourne.

Petite tâche d'obscurité dans le monde artificiel que j'ai créé, je le sais maintenant, pour t'oublier. Pourquoi viens-tu me troubler, écarter les rideaux de l'alcool qui te cachaient à mes yeux?

Oh, mais je sais que tu n'es pas venue pour moi. Depuis longtemps, je ne hante plus tes pensées. Tu es venue pour lui.

J'ignore si tu l'aimes. Ce que je sais, en revanche, et ce que je peux te garantir, c'est qu'il ne possède pas le quart de l'amour que j'ai pour toi.

« Pourquoi? »

C'est ce que je ne peux m'empêcher de hurler dans les toilettes tandis que les larmes me coulent des yeux. Sans toi, je suis perdue. J'ai froid.

(Tu es si froide.)

J'ai peur de ce que le monde me réserve. Un rien me rappelle ta présence, me poignarde. Je te croise là où je ne t'attends pas, et mon cœur chaque fois est pris d'assaut.

J'ai peur de rester dans l'état dans lequel tu m'as laissée. Car tu m'as fait goûter la joie d'être comprise pour ensuite me lancer des tomates pourries.

Qu'est-ce que je veux, si tu le préfères à moi? Les autres auront beau me répéter que tu n'as pas su m'apprécier à ma juste valeur, je ne les croirai pas. Tu es la seule dont le jugement compte.

Je t'ai tant aimée.

Tout cela pour presque rien. « Presque », car ces moments passés avec toi resteront à tout jamais gravés dans mon cœur comme étant des instants privilégiés. Je le sais maintenant : j'ai connu les plus grandes euphories, et j'ignore si beaucoup peuvent s'en vanter. Au moins pourrai-je regarder la masse, pointer les gens du doigt et leur dire qu'ils n'ont jamais connu l'amour s'ils osent se moquer de mes yeux rougis.

Début d'après-midi d'été. Je lis des romans d'amour à l'ombre des arbres. Les feuilles se plongent dans ma lecture et je rêve à ses lèvres sur mon corps. Je nous revois, heureuses et idiotes. Les beaux jours me manquent. Je les contemple de loin, nostalgique. Ce n'est pas elle qui me manque, mais le sourire qu'elle déposait sur mes lèvres.

Les nuages bougent lentement, portés par le vent. Je vois le temps se suspendre alors que tout le monde marche. Pourquoi se déplacer s'il n'y a rien à suivre? Rien de ce qui m'environne n'a de lien avec ne serait-ce que l'ombre de l'un de ses sourires, et pourtant tout ce qui croise mon regard redirige mes pensées vers eux. Chacun de mes pas lui étant indirectement destiné, autant arrêter tout de suite de marcher.

Le temps saura effacer ses traces. Je pleurerai leur disparition, le moment venu. Parce que je souhaite l'aimer. Aimer me rend plus vivante, me raccroche à ce monde. Je me fous s'il ne s'agit pas là d'un amour raisonnable. Je veux vivre. Et je ne me suis jamais autant sentie vivante qu'en agonisant.

Ce sont juste les idiots qui tombent comme je le fais. Ce sont ceux qui ne peuvent se suffire à eux-mêmes. Je suis incomplète, la moitié d'un être.

Le propre des moments difficiles, c'est qu'il n'y a personne avec qui les partager. Il n'y a personne pour nous prendre la main et nous sortir des ténèbres.

Aimer sans raison est sans doute la manière la plus tragique d'aimer ; car quand on en a une, il suffit de la tourner au ridicule, de la rendre pathétique, idiote.

« Ce n'est pas ta faute. »

Je m'en veux tellement, ne viens pas me dire que ce n'est pas ma faute, car après je ne saurai plus à qui en vouloir.

Les imaginer ensemble me brise le cœur, comme s'il n'était pas déjà brisé. Je me surprends : je prolonge mon agonie, dans quelque machination obscure de mon cerveau.

« Si tu avais su que ça allait finir comme cela, est-ce que tu l'aurais fait pareil? »

Oui. Non. J'ai eu le plus grand des bonheurs, pour qu'ensuite on vienne le briser avec un marteau alors qu'il était encore entre mes mains. Les petites joies – mots, sourires, baisers – m'ont dit que tout cela n'avait pas été vain, mais elles se sont perdues dans le fracas de mes peines.

J'ai tant espéré pour voir mes rêves se réduire en cendres volantes. Mieux que personne, je le sais, l'espoir tue, plus cruellement encore que son absence.

J'ai fait tant d'efforts pour te perdre, pour t'oublier dans une forêt et ne jamais revenir te chercher. J'ai même fait attention à laisser le pain hors de ta portée. Tu es mon fardeau, après avoir été mes ailes.

Je n'étais pas prête. Je croyais l'être, pensant avoir tout connu.

« Je l'aime. Tu ne comprends pas. »

Non, je ne comprends pas. Mais peut-être n'y a-t-il rien à comprendre. L'amour ne s'explique pas.

Tout cela était condamné avant même d'avoir pu naître. Mes moindres gestes sont écrits, et cela m'effraie, car je lis au creux de mon cœur que je le perdrai encore et encore. Je vois cette passion qui me dévore, qui a pris une telle ampleur l'espace de quelques baisers, et je crains la prochaine qui osera aller plus loin avant de me briser.

Mes yeux, je les aime autant que je les maudis. Ils m'ont permis d'apprécier la beauté comme aucun autre de mes sens n'aurait pu la rendre. Ils ont été les premiers conducteurs de ma joie et les derniers à la voir s'évanouir. Me les arracher, ce serait à la fois brûler mes ailes et m'envoler.

J'ouvre mes messages, je te vois connectée : « À qui parles-tu? Qui est digne de ton attention? Qui est plus important à ton cœur? » Je détourne les yeux un instant, ayant peur que ce soit *lui*. Je fixe ta photo de profil avec insistance quelques secondes, cherchant à retrouver mes émotions à travers le petit cercle d'un centimètre. Un point vert à droite de ce cercle m'invite à te texter, comme le feu vert à une intersection.

Ton nom, écrit dans la nuit, m'obsède. Il suffit que je tape la première lettre de ce dernier pour que mon clavier me le suggère automatiquement. Je n'ai pas assez de présence d'esprit pour songer à effacer mon historique; en fait, c'est plutôt que l'idée de le supprimer m'est insupportable : je t'ai déjà supprimée de ma vie, pourquoi dois-je à nouveau refaire ce geste?

Il était grand, plutôt joli, un sourire charmeur. Le genre de garçon qui faisait tomber les filles. Mais pourquoi elle? Il ne m'en fallait qu'une, pas trop moche quand même, mais surtout qui m'aimerait, qui me ferait rire, qui saurait supporter mes moments de détresse comme mes conversations sur l'art ou la philosophie, qui danserait avec moi au milieu de la cuisine, qui me forcerait à aller plus loin au creux de moi-même. Elles ne couraient pas les rues, les filles comme cela, j'en étais consciente. Trouver simplement une de ces charmantes créatures qui avaient un penchant pour celles de mon sexe était d'une rareté peu commode. Alors pourquoi elle?

Il était évidemment idiot de tout mettre sur sa faute : elle-même avait dû entreprendre de le séduire. Elle m'aurait fait souffrir par inadvertance, sans réellement le vouloir, peut-être pour se fuir elle-même, en abandonnant la mascarade qu'elle jouait avec moi. J'en venais à me demander s'il en était de même pour le garçon : ainsi aurait-il juste saisi l'occasion d'être aimé, l'espace d'une nuit peut-être? (Quoiqu'il s'agisse ici d'hypothèses, et je ne puis m'empêcher de souhaiter leur véracité, quelque part, peut-être pour me consoler, n'être pas la seule à ressortir de cette histoire blessée.)

Je le sais à présent, les choses n'auraient pu se passer autrement. Le début annonçait la fin. Maintenant que je connais cette dernière, je vois la ruine dans nos premiers regards. Il est tellement simple de dire « je le savais » quand c'est déjà arrivé.

Elle n'était pas la fin. Au contraire, elle n'était que l'une des figurantes du début. Et je dois tout de même la remercier pour cela, même si elle ignore jusqu'au rôle même qu'elle a joué dans mon théâtre.

